

Études littéraires africaines

BEY Maïssa, *Cette fille-là*, éditions de l'aube, 2001, collection Regards croisés, 182 p.

Bouba Mohammedi-Tabti



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041874ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041874ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mohammedi-Tabti, B. (2001). Compte rendu de [BEY Maïssa, *Cette fille-là*, éditions de l'aube, 2001, collection Regards croisés, 182 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 71–72. <https://doi.org/10.7202/1041874ar>

■ BEY MAÏSSA, *CETTE FILLE-LÀ*, ÉDITIONS DE L'AUBE, 2001, COLLECTION REGARDS CROISÉS, 182 P.

Nous attendions avec impatience le deuxième roman de Maïssa Bey. C'est peu de dire qu'il confirme le talent qu'annonçaient avec éclat *Au commencement était la mer* puis les *Nouvelles d'Algérie*. C'est un grand écrivain qui fait désormais entendre sa voix, répondant aux attentes les plus exigeantes.

La construction "en damier" alterne les voix, celle de la narratrice dont l'avertissement, à l'incipit, donne le ton du récit, rageur, violent - "J'ai tout simplement envie de dire ma rage d'être au monde, ce dégoût de moi-même qui me saisit à l'idée de ne pas savoir d'où je viens et qui je suis vraiment" - et celle d'autres femmes dont les prénoms - seulement les prénoms, naturellement - servent de titre aux chapitres, plus ou moins longs, où des bribes de leurs vies sont rapportées par la narratrice qui les écoute ou les fait parler ; Aïcha, Yamina, Ma Zahra, Fatima... Autant de parcours douloureux, de naufrages au bout desquels les femmes échouent en cette espèce d'asile-mouroir, lieu central du récit, où sont parqués, pêle-mêle, vieillards abandonnés, filles-mères, débiles de toutes sortes et dont la clôture autant que la concentration des souffrances qui s'y croisent font un espace tragique où se nourrissent la colère, la révolte et la lucidité de la narratrice, abandonnée, elle aussi.

Abandon : maître-mot du récit, le terme hante l'ouvrage, obsède la narratrice, lancée dans une quête aussi vaine que douloureuse de ses origines, inventant des vies, des mères possibles. Tout le récit est ainsi reconstruction, qu'il s'agisse de sa propre existence ou de celle de ses femmes lui tendant des morceaux de leur vie qu'elle assemble, retrouvant - ou imaginant - le rejet dont elles ont été les victimes, l'intolérance d'une société intransigeante et sans tendresse mais aussi, traces fulgurantes dans ces vies brisées, l'amour qu'elles ont connu, la force du désir qui les a parfois emportées, la douceur de quelques instants, toujours payée du prix fort.

L'écriture opère un travail remarquable, épousant au plus près les frémissements de la narratrice, mêlant des phrases sèches, réduites parfois à un terme, au style presque télégraphique, empruntant leur froideur aux questionnaires administratifs qu'en dépit de son jeune âge connaît déjà si bien la narratrice, et des phrases plus amples disant plus souvent la tristesse ou la colère que le bonheur, chaque terme pesant son poids d'une douleur pourtant tenue à distance par une forme d'ironie presque cynique qui permet de ne jamais tomber dans la sensiblerie ou le mélodrame malgré le pathétique des situations vécues ou rapportées. Comme dans le premier roman, même au cœur du désastre et même si elle est souvent contenue, la poésie n'est jamais très loin ; elle éclaire, dépasse le sordide d'existences saccagées, ouvre les portes des prisons, comme en cette très belle chute du roman :

"Mon corps se dénoue, et mes pieds s'envolent, esquissent des pas, dessinent d'étranges figures sur la terre, se couvrent de poussière cuivrée, et je ne suis rien d'autre qu'une flamme bondissante, personne ne peut, personne ne doit me retenir, mon nom est M'laïkia, j'appartiens à la nuit et j'aiguise mon regard au rougeolement des braises avivées par mon souffle. Juste avant de me consumer."

■ Boudja MOHAMMEDI-TABTI
Université d'Alger

ALGÉRIE

■ BOUDJEDRA RACHID, *FASCINATION*, GRASSET, SEPTEMBRE 2000, 250 P.

Le titre de ce dernier roman semble renouer avec les premières œuvres de l'auteur. Pourtant l'absence de déterminant introduit la différence, confirmée à la lecture. Le mot désigne le nom d'une lignée de juments. Pour ce quinzième roman, R.B. offre un condensé, un ciselé de ce que tout lecteur, familier de son écriture, attend et apprécie avec en particulier une entrée dans le roman au milieu d'une phrase : "Et puis ce lieu de naissance que Lam n'a jamais pu élucider sérieusement, le vivant comme une humiliation ou une blessure" ; cette technique d'écriture provoquant la frustration de ce qui précède et n'existera jamais et l'attente de ce qui va suivre. Reprise aussi de l'obsession définitionnelle, une fois les éléments de l'anecdote (personnages et circonstances) mis en place, ainsi des Mollusques (p. 14) ; enchaînement des descriptions par accumulation de qualificatifs et de participes présents en courts énoncés : Constantine, p. 15 ; Tunis, p. 70 ; Pékin, p. 140 ; Hanoï, p. 153 ; Barcelone, p. 176, Alger, p. 197, Paris, p. 225.

La bibliothèque de l'auteur se déverse aussi dans sa narration, ces lectures-citations étant plus ou moins intégrées dans la fiction : *Ulysse* de Joyce, lu par la prostituée Jeanne-Molly, l'association Odette/Swann (p. 88), Faulkner (p. 100), Ibn Khaldoun, plusieurs fois, des faits historiques avec citations, les exterminations des Indiens, des extraits de presse, Marco Polo (p. 94), Ibn Batouta (p. 168) et l'auto-citation, en particulier (mais pas seulement) *La prise de Gibraltar*. On retrouve aussi ce qui prenait une place essentielle dans *Topographie idéale pour une agression caractérisée* : la publicité et l'analyse-jeu que R.B. en fait (p. 147) ; les photographies enfin qui raccrochent le souvenir à du concret.

Le roman propose une galerie de personnages hors du commun où violence et tendresse font bon ménage ; où les extravagances de l'un ou l'autre sont assénées avec la tranquille répétition de quelques gestes ou discours qui s'incrustent comme des blasons dans le texte ; où le point d'ancrage "Algérie" ne contraint pas l'histoire à se cantonner dans ses strictes limites géographiques : ce sont des noms de villes qui déroulent l'avancée narrative, en chapitres inégaux selon l'importance qu'elles ont pour Lam.